

LA PART DU MAÎTRE

Dans cette rencontre permanente de l'Enfant et du Maître et qui est le visage même de l'éducation, nous avons certainement tendance à prendre à notre charge d'éducateur tous les bienfaits qui résultent de nos directives, de notre aide intellectuelle et morale. L'enfant nous apparaît plus ou moins comme l'être mineur à qui nous proposons, du reste avec la meilleure bonne foi, l'appui de notre savoir et de notre humaine expérience. Mais toute éducation est un acte de réciprocité où celui qui donne reçoit et s'agrandit à son tour. Il n'est pas un éducateur conséquent avec « son art d'enseigner » qui ne compte, au bénéfice de son œuvre, la joie communicative de l'enfant créateur. Nous donnons ici un exemple simple et humain qui nous prouve que l'enfant aussi, dans la grande camaraderie de nos classes renouvelées, peut nous apporter sa part. E. F.

J'ai subi l'école traditionnelle dans ce qu'elle a de plus desséchant. Etudier un auteur, pour mes camarades et moi-même, consistait à apprendre par cœur les réponses à une douzaine de questions posées par le professeur sur la matière du programme ; les dissertations, à donner son avis mesuré sur « les bonnes renommées qui valent mieux que ceinture dorée »... Les mauvaises notes pleuvaient : « Nous étions d'une pauvreté désespérante ». Ce manque d'élan vers la pensée littéraire ne nous empêchait pas, clandestinement, d'écrire pour notre plaisir des œuvres qui nous étaient personnelles, que nous aimions et que nous nous faisons passer sous le manteau d'une table à l'autre, pour les lire durant les cours ennuyeux, celui d'histoire ou de chimie, qui laissaient indifférente la plus grande partie de la classe. Je me souviens très bien, durant l'année du B.E., d'une tragédie qu'un élève s'était appliqué à composer en vers classiques, réguliers, équilibrés, pleins d'humour, où il parodiait Corneille avec un esprit qui ne manquait pas de sel. Cette pièce eut un succès retentissant et nous apprit certainement plus sur Corneille et les règles classiques que les douze questions réglementaires de notre habituel professeur.

Dans un autre ordre d'idées, un camarade assez inventif avait rempli un épais cahier de son enthousiasme pour le camping et son amour de la nature. J'avais entrepris de mon côté un roman paysan, à la manière de Giono, qui était à l'époque très en vogue parmi nous. Mon roman avorta : le souci des

examens, manque de souffle, faute de conseils eurent vite raison de ces œuvrettes sans lendemain qui portaient pourtant témoignage de notre besoin de création.

En ce qui me concerne, je partis dans la vie infériorisé pour tout ce qui est expression personnelle, sans allant, sans audace, bien décidé, en tout cas, à ne plus fréquenter les auteurs du programme que nous avions voués au pilori, le grand Racine en tête.

Dès ma première année d'instituteur, j'ai heureusement l'avantage de pratiquer les techniques Freinet. A la faveur du texte libre, je permets à mes élèves cette audace d'invention qui m'avait été refusée tout au long de ma vie d'étudiant et justement parce qu'on me l'a refusée et que j'en ai été diminué, je leur laisse une liberté presque totale. Et nous obtenons des œuvres peu à peu captivantes pour lesquelles je m'essaye à prendre « la part du Maître » avec assez de réticence, jusqu'au jour où, enhardi, à mon tour par l'audace des enfants, je me risque à oser moi-même mon premier poème... Je le montre à Elise, qui m'encourage, et c'est pour moi un processus de pensée nouveau.

Ainsi, c'est au contact des enfants et tout spécialement au contact des enfants de l'Ecole Freinet allant vers la création littéraire, que j'ai dominé mes craintes stériles. En évitant de les intoxiquer, je me suis désintoxiqué moi-même. La pédagogie de liberté créatrice que je voulais pour eux, je tâche d'en bénéficier moi-même, dans la mesure de mes moyens et mes poèmes naissent comme naissent les textes libres dans le cœur de l'enfant. Un premier pas est fait qui me porte vers de nouveaux besoins, vers les aspects nouveaux d'une vie intérieure plus exigeante dont mon premier poème est le symbole.

R. LAGRAVE.

*Les mots ne sont que mots
Mais les pierres sont rondes
Et lisses
Au bord des eaux.*

*Les mots ne sont que mots
Mais les sables sont tièdes
Et fluides
Au désert des soleils.*

*Les mots ne sont que mots
Mais les nuages passent
Et filent
Emportant nos ferveurs.*

*Les mots ne sont que mots
Mais je prendrai la pierre
Et mes pieds nus iront
Et les nuages auront
La forme de mes mains.*

Nos camarades Fromageat et Guthmann nous envoient le rapport, destiné à l'administration, d'une expérience originale qui, si elle se généralisait, permettrait d'humaniser dans nos classes les rapports entre les maîtres d'écoles modernes et une administration certainement nécessaire, mais dont les contacts s'avèrent pour le moins décevants.